Territoires multiples : discours politiques, discours identitaires
(TeMAES II)
édité par Stefania De Vido, Arianna Esposito, Airton Pollini, Clémence Weber-Pallez

Les territoires balkaniques dans les discours politiques et historiographiques depuis l'Antiquité : l'identité des « Macédoniens » au prisme de la comparaison thrace

Aliénor Rufin Solas
Université de Lorraine, France

Abstract Political and historiographical narratives surrounding Macedonia and Thrace have, since Antiquity, produced competing identities and sustained enduring controversies. This article argues that these Balkan territories have largely been interpreted through anachronistic identity frameworks, deeply shaped by colonial and nationalist paradigms, which have obscured the social and political organisation of the populations that inhabited them. By reassessing the available evidence, the study highlights the existence of multiple and overlapping forms of sovereignty, revealing, behind the alleged model of the state, hegemonic networks of military alliances and fragmented forms of political integration.

Keywords Macedonia. Thrace. Balkan historiography. Multiple sovereignty. Hegemonic symmachia.

Sommaire 1 Introduction. – 2 L'identité des anciens Macédoniens : mémoires en conflits. – 3 *Were Ancient Macedonians Who They Said They Were* ? – 4 Le mythe de l'unification nationale et politique. – 5 Conclusion.

Edizioni Ca'Foscari

Antichistica 47
e-ISSN 2610-8291 | ISSN 2610-8801
ISBN [ebook] 979-12-5742-078-9 | ISBN [print] 979-12-5742-079-6

Peer review | Open access
Submitted 2025-04-30 | Accepted 2025-11-04 | Published 2026-10-20
© 2026 Rufin Solas | CC BY 4.0
DOI 10.30687/979-12-5742-078-9/004

1 Introduction

La Thrace et la Macédoine antiques ont en commun d'avoir été largement instrumentalisées dans les discours politiques identitaires et nationalistes contemporains, tout en ayant laissé peu de traces matérielles ou écrites de dynamiques d'auto-définition identitaire. De plus, bien que ces deux régions aient compté des cités grecques, les sources documentaires produites dans des contextes sociaux et politiques distincts des réalités civiques posent une série de difficultés d'interprétation. L'usage de la monnaie y est à cet égard révélateur d'une distance culturelle avec le monde des cités grecques et de la prudence méthodologique qu'il nous faut avoir vis-à-vis de la documentation existante. Là où le type monétaire – c'est-à-dire l'image que le pouvoir émetteur choisit de faire figurer sur ses monnaies – indique de manière claire l'identité de la cité, dès la fin du VI^e^ s. av. J.-C., les monnaies dites thraco-macédoniennes, dans la région du Pangée, se caractérisent par le partage des types monétaires entre plusieurs pouvoirs émetteurs, lesquels ne sont pas systématiquement indiqués en légende ;[1] le phénomène renvoie aussi aux monnayages dits d'imitation, émis par des pouvoirs qui n'ont pas cherché à se faire identifier sur leurs monnaies. Pour le dire autrement, le lien communément admis depuis Aristote entre la monnaie (*nomisma*) et la loi (*nomos*), c'est-à-dire entre l'émission monétaire et la souveraineté d'un État, apparaît insuffisant pour rendre compte des réalités de la région.[2]

La question de la manière dont les discours ont été créateurs de territoires, thème de réflexion stimulant proposé par les organisateurs de la rencontre « Territoires multiples : Discours politiques, discours identitaires », renvoie d'abord, pour ces deux régions balkaniques, aux discours historiographiques, en raison des lectures souvent biaisées et contradictoires qui se sont succédé jusqu'à nos jours. Cet angle d'approche soulève en outre de sérieuses difficultés méthodologiques pour des sociétés qui, comme les Thraces, n'ont pas laissé de témoignages littéraires. De fait, les identités balkaniques antiques qui nous ont été transmises par la Tradition relèvent pour l'essentiel d'un processus exo-ethnique, c'est-à-dire effectué de l'extérieur, relayé de plus par des sources souvent tardives. Nous pourrions citer bien des exemples d'énonciations en partie arbitraires et d'utilisations impropres par généralisation (c'est le cas du nom des Odryses en Thrace, qui finit par désigner les Thraces en général) ou par erreur (hors des Balkans, un exemple bien connu est celui des Perses, que les Grecs qualifiaient de Mèdes). Le biais peut aussi

1 Picard 2000.

2 Rufin Solas 2018.

être de nature politique, proche de la désinformation, comme le montrent quelques situations de discordance entre les descriptions littéraires et les réalités archéologiques. Le cas des puissants Besses est exemplaire : occupant une grande partie de la Thrace au moment où de très riches ensembles funéraires s'y sont multipliés, ils sont cependant décrits par Strabon, au temps des guerres romaines en Thrace, comme une population vile et parfaitement arriérée, les Besses étant d'après le géographe « appelés brigands par les brigands eux-mêmes, habitant des huttes et vivant une vie misérable » (ὑπὸ τῶν λῃστῶν λῃσταὶ προσαγορεύονται, καλυβῖταί τινες καὶ λυπρόβιοι).[3]

La question de l'identification ethnique par les sources matérielles pose quant à elle de lourds problèmes de méthodes, confinant souvent à l'impasse. Elle avait d'ailleurs suscité cette critique radicale de Jonathan Hall en 2002 : « Ethnicity may be communicated archaeologically, but there can be no archaeology of ethnicity among societies who have left us no record ».[4] Dans le monde balkanique, ce qu'on peut être tenté d'appeler les « cultures matérielles » éclairent principalement les élites ; or celles-ci paraissent avoir été caractérisées par un niveau particulièrement élevé de mobilité inter-régionale, laquelle fut accompagnée d'échanges matériels intenses. Le contexte de ce melting-pot balkanique, que la circulation des formes d'art fait spécialement apparaître, rend ainsi particulièrement périlleuses les tentatives d'identification ethnique par les vestiges matériels. Les enjeux liés à l'usage de la notion d'ethnicité en archéologie ont été notamment abordés dans une table ronde organisée à Paris en 2010, dont les actes ont été publiés avec une introduction de Christel Müller significativement intitulée « La fin de l'ethnicité ? ».[5] Le terme d' « ethnie » n'est en effet pas sans poser problème. Succédant dans la littérature scientifique au terme « race », il en a poursuivi certains préjugés évolutionnistes, comme l'avait remarqué dès 1999 l'anthropologue et ethnologue spécialiste de l'Afrique, Jean-Loup Amselle.[6] Le même auteur avait en outre relevé que le terme souffrait d'une très faible conceptualisation, répondant à une définition large sinon imprécise de sociétés qui, dans des contextes jugés plus « développés » voire plus « civilisés », auraient été qualifiées de nations ou de peuples.

Porteuses dans l'historiographie contemporaine de préjugés helléno-centristes, voire colonialistes, les énonciations identitaires accompagnent aussi, depuis l'Antiquité, des revendications

3 Str. 7.5.12.

4 Hall 2002, 24 ; Malkin, Müller 2012, 33 ; voir aussi les remarques de J. Emilov à propos de la présence celte en Thrace (2010).

5 Müller 2014.

6 Amselle 1999, 11-48.

territoriales. Ces discours relèvent en partie d'un processus de mythologisation exprimé soit par des récits historiques, soit directement par des mythes de migration ou de parenté, qu'il est souvent fécond, quand on le peut, de replacer dans leur contexte de production.[7]

L'analyse portera particulièrement sur la situation macédonienne aux V^e^ et IV^e^ s. av. J.-C., confrontée aux dynamiques observées en Thrace afin d'éclairer les mécanismes de production des identités collectives, de l'Antiquité à l'époque contemporaine. Mettant en lumière les limites des outils conceptuels habituellement utilisés pour appréhender les sociétés balkaniques antiques et leurs territoires, elle aboutira à mieux saisir les ressorts des phénomènes ethnonymiques qui, bien que relevant surtout d'énonciations extérieures, renseignent sur l'organisation des populations et leur rapport au territoire.

2 L'identité des anciens Macédoniens : mémoires en conflits

> Καί πρῶτά γε ἀπὸ Φιλίππου τοῦ πατρός, ᾗπερ καὶ εἰκός, τοῦ λόγου ἄρξομαι. Φίλιππος γὰρ παραλαβὼν ὑμᾶς πλανήτας καὶ ἀπόρους, ἐν διφθέραις τοὺς πολλοὺς νέμοντας ἀνὰ τὰ ὄρη πρόβατα ὀλίγα καὶ ὑπὲρ τούτων κακῶς μαχομένους Ἰλλυριοῖς καὶ Τριβαλλοῖς καὶ τοῖς ὁμόροις Θρᾳξίν, χλαμύδας μὲν ὑμῖν ἀντὶ τῶν διφθερῶν φορεῖν ἔδωκεν, κατήγαγε δὲ ἐκ τῶν ὀρῶν ἐς τὰ πεδία, ἀξιομάχους καταστήσας τοῖς προσχώροις τῶν βαρβάρων, ὡς μὴ χωρίων ἔτι ὀχυρότητι πιστεύοντας μᾶλλον ἢ τῇ οἰκείᾳ ἀρετῇ σώζεσθαι, πόλεών τε οἰκήτορας ἀπέφηνε καὶ νόμοις καὶ ἔθεσι χρηστοῖς ἐκόσμησεν. Αὐτῶν δὲ ἐκείνων τῶν βαρβάρων, ὑφ' ὧν πρόσθεν ἤγεσθε καὶ ἐφέρεσθε αὐτοί τε καὶ τὰ ὑμέτερα, ἡγεμόνας κατέστησεν ἐκ δούλων καὶ ὑπηκόων, καὶ τῆς Θρᾴκης τὰ πολλὰ τῇ Μακεδονίᾳ προσέθηκεν, καὶ τῶν ἐπὶ θαλάττῃ χωρίων τὰ ἐπικαιρότατα καταλαβόμενος τὴν ἐμπορίαν τῇ χώρᾳ ἀνεπέτασε, καὶ τῶν μετάλλων τὴν ἐργασίαν ἀδεῆ παρέσχε.[8]
>
> C'est d'abord par mon père Philippe, comme il est normal, que je commencerai mon discours. Philippe vous a pris, errants et sans ressources, vêtus de peaux de bêtes pour la plupart, emmenant paître dans les montagnes un peu de petit bétail, et pour cela menant des combats malheureux contre des Illyriens, des Triballes et les Thraces voisins ; il vous a donné de porter des chlamydes au

7 Rufin Solas 2025.

8 Arr. *Anab.* 7.9.2-3.

> lieu de peaux de bêtes, vous a fait descendre des montagnes dans les plaines, vous ayant rendus capables de combattre les barbares du voisinage de sorte que vous mettiez votre salut moins dans les fortifications naturelles des lieux que dans votre propre valeur ; il fit de vous des citadins et vous para de bonnes lois et coutumes. Quant à ces barbares, par qui vous, vos biens et vos bêtes étaient pillés, il fit d'eux des esclaves et des sujets, il fit de vous leurs chefs et ajouta la plus grande partie de la Thrace à la Macédoine ; s'étant emparé des régions côtières les plus avantageuses, il ouvrit le pays au commerce et permit l'exploitation des mines dans la sécurité.[9]

Ce discours, rapporté par Arrien, aurait été prononcé par Alexandre le Grand à Opis, en 324 av. J.-C., devant ses troupes. À l'image d'Homère célébrant les exploits d'Achille, Arrien présente un discours empreint d'héroïsme, alors qu'Alexandre affrontait l'amertume, voire la révolte, des soldats macédoniens réclamant leur retour au pays. Comme lorsque, en Inde, ses hommes refusèrent de poursuivre la campagne, Alexandre aurait alors tenté de raviver leur ardeur en leur rappelant les bienfaits de la politique de son père, Philippe. Il aurait à cet effet évoqué le passé de la Macédoine, royaume autrefois pauvre et en retard, peinant à se défendre contre ses voisins belliqueux – Illyriens, Triballes et Thraces – dont les attaques mettaient en péril la sécurité et même la survie des Macédoniens.

On a souvent souligné les exagérations rhétoriques de ce texte, qui s'expliquent sans doute plus par le contexte de rédaction et les intentions d'Arrien que par le contexte des événements qu'il relate.[10] Au-delà, on peut défendre l'idée que ce texte produit une double mythologisation, dont la fortune historiographique fut particulièrement longue. Il affirme d'abord que Philippe II de Macédoine aurait conquis la plus grande partie de la Thrace, idée largement acceptée jusqu'à nos jours, bien que démentie par l'analyse croisée de la documentation littéraire, numismatique et archéologique. Celle-ci fait apparaître, en lieu et place de la conquête macédonienne, l'établissement d'un réseau d'alliances dont les chefs thraces ont d'ailleurs tiré un grand profit financier.[11] Le texte présente également Philippe II comme une figure fondatrice : unificateur du territoire macédonien, modernisateur de son royaume et même porteur de civilisation.

9 Trad. de l'auteur.

10 Voir Wüst 1953/54 ; Brunt 1976, 533 (« *an epideictic display* ») ; Adams, Borza 1982, 50 ; Carney 1996, 29, 33, 38. Certains commentateurs ont cependant plaidé en faveur de l'authenticité du discours, notamment Tarn 1956, 286, 290-6 ; Hammond 1993, 288 ; Bosworth 1988, 133 ; Nagle 1996, 151-72.

11 Rufin Solas 2014 ; Rufin Solas à paraître, a.

Cette image de Philippe a largement inspiré plusieurs traditions historiographiques, surtout à partir du XIXe s.[12] Dans le contexte d'une Europe coloniale, il a été érigé en modèle à la fois politique et militaire : unificateur des Macédoniens, précurseur des conquêtes d'Alexandre le Grand et héros civilisateur. Sa figure, relayée par celle de son fils, incarne ainsi, spécialement chez Gustav Droysen,[13] l'idéal d'un pouvoir éclairé, diffusant la culture grecque dans un monde perçu comme hostile et inférieur. Du point de vue de la jeune nation grecque, le regard porté sur Philippe II fut d'abord ambivalent. Si certains intellectuels grecs ont repris à leur compte les invectives de Démosthène, dénonçant en Philippe un « barbare » destructeur des libertés des cités grecques, l'historiographie nationale s'est progressivement réapproprié ce personnage en le hissant au rang de fondateur. Il fut ainsi consacré comme le premier chef d'un État grec unifié, notamment sous la plume de Constantin Paparrigopoulos (1815-1891) dans son œuvre majeure, *Histoire de la Nation hellène des temps les plus anciens jusqu'à nos jours* (Ἱστορία τοῦ Ἑλληνικοῦ Ἔθνους ἀπὸ τῶν ἀρχαιοτάτων χρόνων μέχρι τοῦ καθ' ἡμᾶς ἔθνους), publiée entre 1860 et 1874. En insistant sur le rôle déterminant de Philippe dans l'expansion du monde hellénique, Paparrigopoulos contribua à fonder historiquement la Grande Idée (*Megali Idea*), doctrine politique aspirant à l'unification de tous les territoires considérés comme grecs, de la Macédoine au littoral d'Asie Mineure. Un siècle plus tard, sans que l'importance de Philippe n'ait été entre-temps remise en question dans le récit national grec, la découverte des tombes royales de Vergina, fouillées à partir de 1977 par l'archéologue grec Manolis Andronikos, a achevé de faire du passé antique macédonien une source de fierté nationale majeure. De nos jours, Philippe II est largement considéré comme une figure de grand réformateur, modernisateur et fondateur de la « nation » macédonienne, elle-même associée à l'hellénisme.[14]

Or l'identité des anciens Macédoniens, notamment la question de leur « grécité », devint dès le XIXe s. un sujet hautement conflictuel, en particulier entre savants grecs et bulgares.[15] La position grecque, affirmant l'appartenance des anciens Macédoniens au monde hellénique, fut soutenue par un fort courant philhellène européen, lui-même renforcé par le contexte des guerres balkaniques. Ce débat historique prit une tournure encore plus vive avec l'émergence du nationalisme slave en Macédoine du Nord, où l'Antiquité fut mobilisée

12 Rufin Solas à paraître, b.

13 Droysen 1833, 1 ch. 2.

14 Hatzopoulos 2012 ; Anson 2020, 81-93 (chapitre intitulé « Philip and the creation of the Macedonian nation »).

15 Voir Marinov 2010. Du côté grec, citons Svoronos 1919 ou encore Kalléris 1988.

au service d'un récit identitaire propre. Une littérature militante et relevant largement de la pseudo-histoire s'emploie encore à démontrer que les Macédoniens antiques n'étaient pas grecs, contestant leur intégration dans l'histoire nationale hellénique contemporaine.[16] Ces récits concurrents, grecs et nord-macédoniens, s'affrontent tout particulièrement autour de l'appropriation de l'histoire de Philippe II, érigé de part et d'autre en père fondateur. La statue monumentale du roi inaugurée en 2012 à Skopje – haute de quinze mètres, juchée sur une colonne de seize mètres et d'un coût supérieur à neuf millions d'euros – illustre le rôle central que joue cette figure dans l'orgueil national nord-macédonien.[17] Si l'analyse laisse ici de côté les revendications territoriales que sous-tendent les discours identitaires contemporains, il faut rappeler qu'elles expliquent en grande partie l'intense crispation entre les deux pays.[18]

3 *Were Ancient Macedonians Who They Said They Were ?*

On aimerait croire que la question de l'identité des anciens Macédoniens est aussi simple que le suggère le titre péremptoire de l'ouvrage de J.S.G. Gandeto paru en 2023 : *Ancient Macedonians were who they said they were – Macedonians.*[19] Avec le même aplomb, on pourrait tout aussi bien affirmer qu'ils étaient ce qu'ils déclaraient être, c'est-à-dire des Grecs. Ce serait cependant méconnaître la propension des sociétés, antiques comme modernes, à forger des mythes d'origine et à élaborer leurs identités collectives à travers des récits, c'est-à-dire des constructions discursives.

Nous disposons, à cet égard, d'un exemple significatif rapporté par Hérodote. L'historien affirmait en effet, au V^e^ s. av. J.-C., que les rois de Macédoine étaient Grecs et qu'il en avait la preuve. Alexandre I^er^, trisaïeul de Philippe II, aurait ainsi revendiqué son hellénisme en sollicitant le droit de concourir aux Jeux panhelléniques d'Olympie, alors strictement réservés aux Grecs. D'abord éconduit, il parvint néanmoins à convaincre les juges, sans doute en exposant une généalogie détaillée, qu'il descendait de la prestigieuse lignée des

16 Par exemple Stefov 2005, 3 : « *Only Macedonians are the rightful heirs of the Macedonian heritage and the composers of Macedonia's history* » ; voir aussi la série d'ouvrages militants de J.S.G. Gandeto, auteur cité *infra*.

17 Amiot 2018.

18 Marinov 2013.

19 L'ouvrage cité, bien qu'appuyé sur des sources antiques, relève davantage de la propagande nord-macédonienne que de la recherche scientifique : il est mentionné ici pour l'éclairage qu'il offre sur la réception politique contemporaine de la figure de Philippe II.

Héraklides, issus d'Argos.[20] Les aristocrates grecs, tout comme les cités elles-mêmes, recouraient fréquemment à des généalogies fictives et à des ascendances mythiques pour affirmer leur prestige ou renforcer leur légitimité.[21] À cet égard, la démarche d'Alexandre Ier s'inscrit pleinement dans une tradition culturelle profondément enracinée dans le monde hellénique. Toutefois, cette reconnaissance officielle de l'hellénicité des rois de Macédoine, précédée de doutes significatifs, ne fut pas immédiate.

La position d'Alexandre Ier durant les guerres médiques illustre cette ambivalence. Fils d'Amyntas Ier, qui avait prêté allégeance au Grand Roi perse, Alexandre adopta, avant même d'accéder au trône, une attitude ambiguë vis-à-vis des envahisseurs. Hérodote lui attribue deux actes de résistance contre les Perses : l'assassinat d'une ambassade, dans un stratagème où des Macédoniens déguisés en femmes auraient massacré les émissaires du Grand roi,[22] et une information stratégique fournie aux Grecs coalisés avant la bataille décisive de Platées – malgré la participation de contingents macédoniens aux côtés de l'armée perse lors de ce même affrontement.[23] Ces actions n'occultent pas, pourtant, la réalité d'une coopération active avec l'Empire perse : mariages diplomatiques, échanges de présents somptuaires et collaboration militaire, comme le rapporte Hérodote.[24] Ce positionnement équivoque explique sans doute qu'à l'issue des guerres médiques, alors qu'était célébrée internationalement la victoire du panhellénisme sur les Barbares, Alexandre Ier ait entrepris une active stratégie d'affirmation de son hellénicité.

Cet effort d'énonciation identitaire, fondée en partie sur l'opportunité politique, semble s'être prolongé à travers les règnes suivants. Ainsi, les réalisations monumentales du roi Archélaos dans le sanctuaire de Zeus à Dion, accompagnées de l'instauration de concours scéniques en l'honneur de Zeus Olympien,[25] peuvent être interprétées comme autant de gestes symboliques visant à réaffirmer l'identité grecque des rois de Macédoine. Toutefois, même en admettant, à la suite de l'historien E. Badian,[26] que l'hellénisme de la dynastie argéade fut, dès le Ve s. av. J.-C., une construction idéologique savamment élaborée – autrement dit un mythe politique –, force est de constater qu'il s'est si solidement ancré qu'il échappe aujourd'hui

20 Hdt. 5.22.

21 Rufin Solas 2017.

22 Hdt. 5.18-21.

23 Hdt. 9.45. Alexandre, proxène et évergète des Athéniens selon Hérodote (8.136), a peut-être contribué à la fourniture en bois des Athéniens, voir Psoma 2014, 134.

24 Hdt. 8.136.

25 Diod. Sic. 17.16.3.

26 Badian 1982.

à toute réfutation définitive. Les rois de Macédoine ne se contentaient pas de proclamer leur appartenance au monde grec : ils parlaient grec,[27] portaient des noms grecs, participaient aux concours et aux cultes panhelléniques, et firent de leur cour un lieu d'accueil pour des figures majeures de la vie intellectuelle et artistique grecque. Poètes, penseurs et artistes renommés y trouvèrent en effet hospitalité et reconnaissance, contribuant à faire de la Macédoine un foyer actif de la culture grecque.[28]

Tous les documents épigraphiques découverts en Macédoine, qu'ils soient gravés sur pierre ou sur métal, sont rédigés en grec, et, à partir du règne de Philippe II, en grec de la *koinè* attique.[29] Toutefois, cette réalité épigraphique ne saurait être interprétée comme un reflet fidèle des pratiques linguistiques orales et quotidiennes, qui ont pu être plus variées, voire nettement distinctes. La documentation sur les populations non grecques de la Macédoine antique demeure certes lacunaire, mais leur présence est attestée dans les sources littéraires. Au V^e^ s. av. J.-C., Thucydide distingue sur un critère ethnique les forces guerrières que le roi de Macédoine tirait de ses territoires, les hoplites fournis par les Grecs du pays d'une part et les forces non grecques de l'autre.[30] Au siècle suivant, Isocrate affirme que le roi de Macédoine était un Grec régnant sur des populations non grecques.[31] Bien plus tard, Strabon évoque la présence, aux côtés de Grecs tels que les Épirotes et les Bottiéens, de groupes illyriens et de quatre *ethnè* thraces – les Pières, les Péoniens, les Bisaltes et les Crestoniens – qui furent intégrés à la domination des rois argéades.[32] Le royaume de Macédoine apparaît ainsi comme un ensemble composite, constitué d'une mosaïque d'*ethnè* dont de nombreux noms nous sont parvenus principalement parce qu'ils servaient à définir l'étendue du commandement des rois, bien qu'ils fussent aussi utilisés, avec les fleuves ou les chaînes de montagnes, comme repères géographiques. Or, en périphérie du royaume, les souverainetés apparaissent fluctuantes, les *ethnè* passant d'une hégémonie à une autre. L'absence manifeste de toute volonté argéade de marquer durablement les frontières rend d'ailleurs, aujourd'hui

27 Hatzopoulos 2006.

28 Après Pindare, citons l'exemple d'Euripide, qui fut l'hôte d'Archélaos, voir Ael., *Histoire variée* 13.4.

29 Hatzopoulos 2006.

30 Thuc. 4.133.1.

31 Isoc., *Philippe* 107, 108 : μόνος γὰρ τῶν Ἑλλήνων οὐχ ὁμοφύλου γένους ἄρχειν ἀξιώσας (lui seul, parmi les Grecs, avait jugé digne de régner sur un peuple qui n'était pas de même origine. Trad. de l'auteur).

32 Strab. 7, frg. 11.

encore, leur reconstitution extrêmement incertaine, notamment aux abords de l'Illyrie et de l'Épire.[33]

Parmi les plus anciens témoignages épigraphiques où apparaissent les *Makedones* figure une inscription attribuée au règne d'Amyntas Ier : il y est qualifié de βασιλεὺς Μακεδόνων, « roi des Macédoniens », l'expression désignant un ethnique collectif, servant à définir les sujets du roi.[34] La ligne 60 du traité entre Athènes, Perdiccas et ses frères, fils et neveux – malheureusement trop mutilée pour autoriser un commentaire définitif – évoque également les « Macédoniens ». Or, dans ce contexte, le mot fonctionne comme un ethnique englobant, désignant à la fois le clan royal argéade et ses alliés (*symmachoi*) de Haute-Macédoine.[35] La situation rappelle celle des Odryses en Thrace, dont le nom paraît désigner simultanément un clan, une dynastie et, par extension, les populations sur lesquelles s'exerçait leur autorité.

La mythologie, instrument politique aussi souple que puissant, a contribué à façonner le récit des origines macédoniennes, bien avant l'établissement effectif de la domination argéade au nord du mont Olympe. Elle attribue aux Macédoniens un ancêtre éponyme, le héros Makedôn, bien que les traditions divergent quant à son origine. Ainsi, dans une version tardive forgée par les Lagides pour légitimer leur pouvoir en Égypte, Makedôn est présenté comme un fils d'Osiris, que ce dernier aurait établi en Macédoine. Parmi d'autres traditions encore,[36] Strabon rapporte qu'il serait venu de Crète pour s'installer en Émathie.[37] Or, l'Émathie, considérée comme le berceau originel des Macédoniens, ne recouvrait à l'origine qu'une étroite plaine littorale bordant le fleuve Haliacmon, immédiatement au nord du mont Olympe. La ville de Pella, où grandit Philippe II, n'en faisait pas partie. Strabon précise d'ailleurs qu'elle était alors occupée par une autre population : « Pella fait partie de la Basse-Macédoine qu'habitaient les Bottiéens ; jadis, y était le trésor de la Macédoine. De petite qu'elle était, Philippe agrandit cette ville, il y avait été élevé ».[38] Pella ne devint le centre politique de la monarchie téménide qu'à la fin du Ve ou au début du IVe s. av. J.-C. Auparavant, le pouvoir royal était ancré à Aigai, la première capitale argéade, où les

33 Dausse 2015, 27-28.

34 *Syll*.³ 135 = *GHI* 12 = Hatzopoulos 1996, I.1.

35 *IG* I³ 89. Ajoutons que l'alliance entre Philippe et les Chalcidiens en 356 avant J.-C. implique une prestation de serment du roi et d'autres « Macédoniens », qui doivent être, comme dans le traité entre Athènes et Perdiccas en 422 avant J.-C., des membres de la famille du roi et non « les Macédoniens » en tant que corps constitué en assemblée (Robinson 1934 ; Bengtson 1962, n° 308).

36 Voir Frey 2006.

37 Strab. 7, frg. 11.

38 Strab. 7, frg. 20.

souverains continuèrent d'être inhumés, même après le transfert du pouvoir effectif à Pella. Aigai conserva dès lors un statut symbolique de capitale dynastique.

S'agissant de la dynastie des Argéades, nos sources historiques ne deviennent véritablement consistantes qu'à partir d'Amyntas Ier et de son fils, Alexandre Ier. Avant eux, l'histoire des Téménides – ainsi nommés en référence au héros Téménos et appelés *Argéades* à partir du IVe s. – [39] relève largement du légendaire. Ce récit des origines dynastiques intègre lui aussi un motif de migration. C'est à Hérodote que l'on doit la version la plus ancienne : il rapporte qu'un certain Perdiccas, descendant de Téménos, quitta Argos avec ses deux frères pour s'établir en Haute-Macédoine. Tous trois, après s'être mis au service domestique d'un roi local, s'imposèrent dans le reste du pays en conquérants.[40] Le fait que Perdiccas soit accompagné de ses frères dans cette légende fondatrice entre en résonance avec une caractéristique structurelle de la succession royale macédonienne, observable dès le règne d'Alexandre Ier : la transmission du pouvoir s'effectuait de manière privilégiée par la fratrie, selon un principe de succession horizontale. Le fait rapproche les Argéades des pratiques successorales des rois thraces, pour lesquelles l'on a cherché en vain des règles fixes, mais où des frères apparaissent régulièrement associés au pouvoir.[41]

4 Le mythe de l'unification nationale et politique

Le parallèle avec la Thrace ne s'arrête pas au mode de transmission du pouvoir royal. Le monde balkanique – Macédoine comprise jusqu'à Philippe II – se caractérisait par la coexistence d'un nombre étonnamment élevé de personnages désignés comme *basileis*, c'est-à-dire « rois ». Ils sont connus non seulement par les sources littéraires, mais aussi par les inscriptions et les monnaies.[42]

La documentation textuelle et matérielle révèle par ailleurs les liens dynastiques, d'amitié et d'échanges qui se sont noués entre les différentes élites balkaniques, spécialement thraces et macédoniennes à partir de Philippe II. Or, ces réseaux aristocratiques balkaniques ont été largement invisibilisés, en raison de plusieurs

39 D'après le nom du fils de Perdiccas, Argaios ; Plut., *Moralia* 331.

40 Hdt. 8.137-138.

41 Notamment les fils de Bérisadès, qui succèdent à leur père : Dem., *Contre Aristocratès* 10 ; les frères de Kétriporis, mentionnés dans le texte dans l'alliance avec Athènes : *IG* II² 127 ; « Serment à Epiménès de la part de Bérénice et de ses fils » : *IGBulg* II, n° 1731 (inscription de Seuthopolis).

42 En Macédoine, par exemple les monnaies de l'Elimiote Derkas (voir Liampi 1998). Pour la Thrace, voir Peter 1997.

biais historiographiques. Le premier, hérité de l'historiographie romaine et fortement réactivé à l'époque coloniale, a dessiné de la région – spécialement la Thrace – un portrait caricatural, la représentant comme un arrière-plan chaotique et barbare dans une histoire dominée par les Grecs, puis les Romains. La notion de balkanisation, apparue au XIX[e] s. et désignant un morcellement politique en communautés autonomes et hostiles,[43] s'est inscrite dans ces représentations. Or, dans l'historiographie contemporaine de l'Antiquité balkanique, cette vision a largement empêché de penser l'*agency* de ces sociétés, jugées périphériques et réduites à leur hostilité puis à leur soumission par les puissances extérieures et à leur capacité plus ou moins grande à en accepter les influences culturelles, sous la forme d'hellénisation ou de romanisation. Le second biais majeur tient au paradigme national, spécialement l'instrumentalisation du passé antique dans l'édification des discours identitaires. Dans le cadre de la thracologie, dont la fondation a accompagné le développement du nationalisme bulgare dans les années 1970, les rois odryses, réceptacles antiques de la fierté nationale, ont connu une fortune historiographique qui n'est pas sans faire penser à celle de Philippe II : figures de fondateurs et d'unificateurs, on leur attribue un État et des institutions (par exemple la « paradynastie ») qui expriment une rétro-projection nationale plutôt qu'une réalité historique.[44] Par une sorte de raisonnement circulaire, on attribue aux Odryses l'essentiel des luxueux ensembles funéraires datés des périodes classique et hellénistique découverts en Thrace, même si la documentation littéraire manque : ces attributions prouveraient l'existence très durable d'une vaste domination odryse sur la région. Celle-ci, pourtant, n'est documentée que chez Thucydide, pour l'époque de la guerre du Péloponnèse, tandis que Xénophon souligne sans ambiguïté les grandes difficultés que ces rois connurent à la fin de cette guerre (ἐπεὶ τὰ Ὀδρυσῶν πράγματα ἐνόσησεν, « quand les affaires des Odryses tournèrent mal »).[45] Surtout, Philippe mit un terme à leur domination à la fin des années 340 avant J.-C.[46] La puissante hégémonie symmachique des rois odryses, dont le pouvoir est localisé chez Démosthène dans le sud-est de la Thrace, n'aura duré que quelques décennies. En outre, les seuls aspects du pouvoir de ces rois qui nous sont donnés à connaître sont de nature militaire et financière. En fait d'un royaume reposant sur des institutions dynastiques, c'est une construction guerrière qui nous est donnée à voir. La focalisation excessive sur les rois odryses, avec qui l'histoire

43 Todorova 1997.

44 Rufin Solas 2024.

45 Xen., *Anabase* 7.2.32.

46 Diod. Sic. 16.71.1-2 ; Dem., *Lettre de Philippe* 10.

de la Thrace antique a été largement confondue,[47] a ainsi laissé dans l'ombre le rôle des autres rois ou figures aristocratiques de la région qui s'allièrent personnellement avec Philippe, dans le cadre d'une nouvelle *symmachia* hégémonique.[48]

Or, au V^e^ s. av. J.-C., Thucydide décrivait ainsi la situation macédonienne :

> οἱ δ' ἐκ τῆς ἄνω Μακεδονίας, Λυγκησταὶ καὶ Ἐλιμιῶται καὶ οἱ ἄλλοι τῶν ἐπ' αὐτῇ κατοικούντων, καὶ Μακεδόνες ὄντες, ὑπήκοοι μέν εἰσι καὶ σύμμαχοι τοῖς ἐκ κάτω Μακεδόνων, βασιλέας δ' ἴδια ἔχουσι.[49]
>
> Les Lyncestes, les Élimiotes et les autres peuples des hauteurs comptent parmi les Macédoniens ; ils sont les sujets et les alliés des Macédoniens d'en bas, mais ils ont des rois à eux.[50]

Le texte grec précise que ces alliés l'étaient pour la guerre (*symmachoi*). Rois des rois, les Argéades exerçaient ainsi depuis la Basse-Macédoine une forme de commandement supérieur, hégémonique, sur les *basileis* du haut-pays. Cette alliance impliquait, comme dans toute *symmachia* hégémonique, le versement d'un tribut au pouvoir dominant. À l'instar du « royaume » odryse en Thrace, la *basileia* argéade au V^e^ s. av. J.-C. apparaît donc moins comme un État centralisé que comme une construction militaire à la tête d'un réseau d'alliés contraints. Et, à travers un processus d'ethnogenèse comparable à celui observé en Thrace,[51] c'est la capacité des rois argéades à conduire la guerre qui a progressivement imposé le nom de « Macédoniens » à un ensemble hétérogène de populations.

5 Conclusion

En Macédoine comme en Thrace, la guerre fut ainsi le principal facteur de recomposition non seulement du pouvoir, mais aussi de l'ethnonymie telle qu'elle a été transmise par la littérature grecque puis latine, qui documente avant tout les faits militaires. Pour schématiser, les noms qui ont été le plus mentionnés sont ceux des ennemis ou des alliés des Grecs, puis des Romains. Or, ces appellations, désignant souvent des armées par le nom de ceux qui commandaient, ont parfois été interprétées de manière abusive comme des identités collectives

47 Par exemple Archibald 1998.

48 Rufin Solas à paraître, a.

49 Thuc. 2.99 ; voir Rufin Solas 2016.

50 Trad. de l'auteur.

51 Sur l'ethnonymie et l'ethnogénèse thrace, voir notamment Von Bredow 2001.

stables, associées à des territoires. La mise en évidence de ce biais herméneutique permet d'éclairer plus finement l'organisation de ces sociétés et notamment de reconstituer, là où l'on a pensé reconnaître des États, des phénomènes de symmachies hégémoniques, en Thrace comme en Macédoine.

Les réalités sociales des Balkans antiques, marquées par la multiplicité, voire la fluidité des souverainetés, et, dans le cas de Philippe II de Macédoine comme dans celui des Odryses en Thrace, l'absence de structures étatiques identifiables, résistent ainsi aux catégories traditionnelles de l'historiographie moderne. Rien ne permet d'établir l'existence d'un sentiment national attaché à un territoire, comme on l'affirme souvent tant au sujet du royaume odryse que du royaume de Philippe : ces discours relèvent davantage de projections contemporaines sur les réalités antiques, qui évoquent plutôt des formes d'intégration discontinues. Le maintien sur la très longue durée d'un grand nombre d'ethnonymes témoigne finalement de la résilience d'identités locales ou régionales, lesquelles ne se sont pas dissoutes sous l'effet de commandements militaires qui, même puissants, ne furent sans doute pas (ou pas encore dans le cas de la Macédoine de Philippe) accompagnés d'une organisation politique et administrative unitaire.

Bibliographie

Adams, W.L. ; Borza, E.N. (1982). *Philip II, Alexander the Great and the Macedonian Heritage*. Washington, DC.

Amiot, H. (2018). « De Tito à Alexandre : vers la construction d'un paysage urbain postsocialiste à Skopje (République de Macédoine) ? ». *Belgeo*, 4. https://doi.org/10.4000/belgeo.21184.

Amselle, J.-L. (1999). « Ethnies et espaces : pour une anthropologie topologique ». Amselle, J.-L. ; Bokolo, E.M. (dir.), *Au cœur de l'ethnie. Ethnies, tribalisme et État en Afrique*, 11-48. https://doi.org/10.3917/dec.amse.2005.01.0011.

Archibald, Z.H. (1998). *The Odrysian Kingdom of Thrace : Orpheus Unmasked*. Oxford. https://doi.org/10.1093/oso/9780198150473.001.0001.

Badian, E. (1982). « Greeks and Macedonians ». Barr-Sharrar, B. ; Borza, E.N. (eds), *Macedonia and Greece in Classical and Early Hellenistic Times.* Washington, DC, 33-51. Studies in Art History 10.

Bengtson, H. (1962). *Die Verträge der griechisch-römischen Welt von 700 bis 338 v. Chr.* Munich ; Berlin.

Bosworth, A.B. (1988). *From Arrian to Alexander : Studies in Historical Interpretation.* Oxford.

Brunt, P.A. (1976). *Arrian : Anabasis Alexandri.* Cambridge (MA). London.

Carney, E. (1996). « Macedonians and Mutiny : Discipline and Indiscipline in the Army of Philip and Alexander ». *Classical Philology*, 91, 29-38. https://doi.org/10.1086/367490.

Dausse, M.-P. (2015). « La Grèce du Nord aux IVe et IIIe siècles avant J.-C.: des États puissants aux frontières floues ? ». Souchon, C. (dir.), *Langages et communication,*

espaces, territoires, pouvoirs. Paris, 24-31. https://doi.org/10.4000/books.cths.2043.

Emilov, J. (2010). « Ancient Texts on the Galatian Royal Residence of Tylis and the Context of La Tène Finds in Southern Thrace. A reappraisal ». Vagalinski, L.F. (ed.), *In Search of Celtic Tylis in Thrace (III c. BC).* Sofia, 67-88.

Frey, A. (2006). « Makedon ». *Der Neue Pauly Online*. Leiden ; Boston. https://doi.org/10.1163/1574-9347_dnp_e718790.

Hatzopoulos, M.B. (1996). *Macedonian Institutions Under the Kings. I : A Historical and Epigraphic Study. II : Epigraphic Appendix*. Paris. MELETHMATA 22.

Hatzopoulos, M.B. (2006). *La Macédoine : Géographie historique, Langue, Cultes et croyances, Institutions*. Paris. Maison René-Ginouvès, Archéologie et Ethnologie, Travaux, 2.

Hatzopoulos, M.B. (2012). « Philippe II fondateur de la Macédoine nouvelle ». *Revue des Études Grecques*, 125(1), 37-53. https://doi.org/10.3406/reg.2012.8076.

Hammond, N.G.L. (1993). *Sources for Alexander the Great*. Cambridge.

Kalléris, J.N. (1988). *Les anciens Macédoniens, étude linguistique et historique*. 2e éd. Athènes. Collection de l'Institut français d'Athènes.

Liampi, K. (1998). « The Coinage of King Derdas and the History of the Elimiote Dynasty ». Burnett, A. ; Wartenberg, U. ; Witschonke, R. (eds), *Coins of Macedonia and Rome : Essays in Honour of Charles Hersh*. London, 5-10.

Malkin, I. ; Müller, Chr. (2012). « Vingt ans d'ethnicité : bilan historiographique et application du concept aux études anciennes ». Capdetrey, L. ; Zurbach, J. (dir.), *Mobilités grecques*. Bordeaux, 25-37.

Marinov, Tch. (2010). *La Question Macédonienne de 1944 à nos jours. Communisme et nationalisme dans les Balkans*. Paris. https://doi.org/10.4000/balkanologie.2358.

Marinov, Tch. (2013). « La guerre de l'étoile. Les controverses sur l'identité macédonienne entre la Grèce et la République de Macédoine ». David, J.-C. ; Müller Celka, S. (éds), *Patrimoines culturels en Méditerranée orientale : recherche scientifique et enjeux identitaires* [en ligne].

Moret, P. (2004). « Ethnos ou ethnie ? Avatars anciens et modernes des noms de peuples ibères ». Cruz Andreotti, G. ; Mora Serrano, B. (eds), *Identidades étnicas - identidades políticas en el mundo prerromano hispano*. Málaga, 31-62.

Müller, Chr. ; Veïsse, A.-E. (2014). « Identité ethnique et culture matérielle dans le monde grec ». *Dialogues d'Histoire Ancienne*, *Supplément* 10.

Müller, Chr. (2014). « Introduction. La fin de l'ethnicité ? ». Müller, Veïsse, 2014, 15-33. https://doi.org/10.3917/dha.hs91.0015.

Nagle, D.B. (1996). « The Cultural Context of Alexander's Speech at Opis ». *Transactions of the American Philological Association*, 126, 151-72.

Paparrigopoulos, C. (1860-74). Ἱστορία τοῦ Ἑλληνικοῦ Ἔθνους ἀπὸ τῶν ἀρχαιοτάτων χρόνων μέχρι τοῦ καθ' ἡμᾶς ἔθνους. 5 vols. Athènes.

Peter, U. (1997). *Die Münzen der thrakischen Dynasten 5.–3. Jahrhundert v. Chr.* Berlin. https://doi.org/10.1515/9783050073859.

Picard, O. (2000). « Monnayages en Thrace à l'époque achéménide ». Casabonne, O. (éd.), *Mécanismes et Innovations Monétaires dans l'Anatolie Achéménide – Numismatique et Histoire*. Paris, 239-53. Varia Anatolica 7.

Psoma, S. (2014). « Athens and the Macedonian Kingdom from Perdikkas II to Philip II ». *Revue des études anciennes*, 116(1), 133-44. https://doi.org/10.3406/rea.2014.5863.

Robinson, D.M. (1934). « Inscriptions from Olynthus, 1934 ». *Transactions and Proceedings of the American Philological Association*, 65, 103-22. https://doi.org/10.2307/283024.

Rufin Solas, A. (2014). « Philippe II de Macédoine, l'argent et la guerre : les recrutements de guerriers thraces ». *Revue des études grecques*, 127, 75-96. https://doi.org/10.3406/reg.2014.8332.

Rufin Solas, A. (2016). « *Symmachia* et hégémonie sur les peuples guerriers de Thrace : du royaume odryse à la domination macédonienne ». *Dialogues d'histoire ancienne*, *Supplément* 16, 113-23. https://doi.org/10.3917/dha.hs16.0113.

Rufin Solas, A. (2017). « Parentés fictives et généalogies mythiques dans le monde grec ». Parmentier, E. ; Guilhembert, J.-P. ; Roman Y. (dir.), *Familles et sociétés dans le monde grec et en Italie du V^e^ au II^e^ s. avant J.-C.* Paris, 386-400.

Rufin Solas, A. (2018). « 'Sovereignty and Coinage'. Le cas du royaume odryse (Ve-IVe siècle av. J.-C.) ». *Revue Numismatique*, 175, 5-20. https://doi.org/10.3406/numi.2018.3409.

Rufin Solas, A. (2024). « Le royaume odryse : mythes et réalités historiques ». Baralis, A. ; Mathieux, N. ; Stoyanov, T. ; Tonkova, M. (éds), *L'aristocratie odryse*. Louvain, 5-20. Colloquia Antiqua 39. https://doi.org/10.2307/jj.16459308.8.

Rufin Solas, A. (2025). « The History of Ancient Thrace, a Field for Methodological Experimentation and Epistemological Reflection ». Boteva, D. ; Tzvetkova, J. ; Grozdanova, L. (eds), *Researches of Ancient Thrace Between Traditionality and Modernity*, *Bulletin Heritage BG*, Year IV, issue 7. Sofia, 20-5. https://doi.org/10.58894/ar-hbg.2024.7.20-25.

Rufin Solas (à paraître, a), *S'entendre et combattre. Histoire et anthropologie des alliances guerrières entre Thraces et Grecs, d'Homère aux derniers rois de Macédoine.* Athènes. Bulletin de correspondance hellénique, Suppléments.

Rufin Solas (à paraître, b), *Philippe de Macédoine. Treizième dieu de l'Olympe.* Paris.

Stefov, R. (2005). *History of the Macedonian People From Ancient times to the Present*. Toronto.

Svoronos, I.N. (1919). *L'hellénisme primitif de la Macédoine prouvé par la numismatique et l'or du Pangée*. Paris.

Tarn, W.W. (1956). *Alexander the Great*. Cambridge.

Todorova, M. (1997). *Imagining the Balkans*. Oxford. https://doi.org/10.1093/oso/9780195387865.001.0001.

Von Bredow, I. (2001). « Stammesnamen und stammeswirklichkeit III. Zu den Stammesbezeichnungen der Thraker und anderer Stämme an der nordägäischen Küste vom 8.–5. Jahrhundert v. Chr., vom Strymon bis zum Axios ». *Orbis Terrarum : Internationale Zeitschrift für Historische Geographie der Alten Welt*, 7, 13-36.

Wüst, F.R. (1953/54). « Die Rede Alexanders des Grossen in Opis, Arrian 7.9-10 ». *Historia*, 2, 177-88.